

## IL ÉTAIT UNE FOIS... LÉON-PAUL FARGUE.

(1876-1947)

Il était une fois un homme qui est né, qui a vécu, et qui est mort à Paris. Le récit de la vie de Léon-Paul Fargue pourrait presque s'arrêter là, car l'essentiel est dit.

De sa naissance, le 4 mars 1876, jusqu'à sa disparition, le 24 novembre 1947, à 71 ans, il n'a cessé d'appartenir à Paris. Il n'en est pas seulement le chantre, l'observateur amoureux. Pour lui, la grande ville c'est « *ce lieu poétique où l'homme en marche s'efforce de définir le secret de ses jours* ». Il va dire Paris et vivre cette grande ville dans et par les mots.

Son père, ingénieur chimiste, dirigeait une usine de céramiques. Détail amusant, on lui doit la décoration florale d'un grand lieu mythique de Paris, la Brasserie Lipp, dans laquelle nous retournerons tout à l'heure. En 1892, Léon-Paul a 16 ans, il rencontre Alfred Jarry. Amitié flamboyante et naissance à la littérature.

Dès 1893, il publie des vers, dans des revues plus ou moins confidentielles comme L'Art Littéraire. Le prestigieux Mercure de France l'accueille en 1894. Deux ans plus tard, il fait paraître « *Tancrede* », petit roman lyrique encore juvénile. Il a juste 20 ans. Le prologue de l'ouvrage est savoureux : « *Il était plusieurs fois un jeune homme si beau que des femmes voulaient expressément qu'il écrivît* ».

Son premier grand livre paraît en 1905 : « *Le premier cahier de poèmes* ». Il a 31 ans. En 1909, il est durement marqué par un triple deuil : son père, sa maîtresse et l'un de ses

meilleurs amis. La mort va désormais marquer au fer rouge sa vie et son œuvre :

- « *J'aperçois qu'il faut apprendre à être seul, de même qu'il faut apprendre, comme une langue étrangère, la mort des êtres chers* ».

La disparition de son père, en particulier, ne cessera de le hanter.

- « *Je t'aurai donc laissé partir sans rien te rendre*

*De tout ce que tu m'avais mis de toi, dans le cœur !*

*Et je t'avais lassé de moi, et tu m'as quitté,*

*Et il a bien fallu cette nuit d'été pour que je comprenne* »...

Assez naturellement, il va donc éprouver une immense nostalgie pour les temps heureux de son enfance, quand il était entouré de ceux qu'il aimait et que tout était simple :

« *L'heure chante. Il fait doux. Ceux qui m'aiment sont là.*

*J'entends des mots d'enfant, calmes comme le jour.*

*La table est mise simple et gaie avec des choses*

*Pures comme un silence de cierges présents* »...

Se succèdent alors publications et amours éphémères. Il se lie avec Cocteau qui lui écrit :

« *Je compte sur vous jeudi soir. Il n'y aura que moi d'ennuyéux.* ». Mobilisé dès le début de la Grande Guerre, il est rapidement réformé et s'installe alors définitivement à Paris. A partir de 1923, il dirige avec Paul Valéry et Valery Larbaud une luxueuse revue de poésie, « *Commerce* ». Car la poésie est vraiment sa respiration et sa vie :

« *En vain la mer fait le voyage*

*Du fond de l'horizon pour baiser tes pieds sages.  
Tu les retires  
Toujours à temps ».*

Durant toutes ces années de l'entre-deux guerres, il va se lier d'amitié avec les grands écrivains, les grands musiciens et les grands peintres français de son temps : André Gide, Paul Valéry, Valéry Larbaud, Erik Satie, Ravel, Arthur Rubinstein, Picasso, Raymond Radiguet, George Auric, Francis Poulenc, Arthur Honegger, Germaine Tailleferre, Durey, Darius Milhaud et tant d'autres..

Peut-être est-on tenté de faire un parallèle avec Stefan Zweig, dont la maison de Salzbourg, dans la même période, accueillait la fine fleur de la culture européenne. Bien sûr, le cercle de connaissances de Léon-Paul Fargue était plus hexagonal. Zweig et Fargue se sont-ils rencontrés ? Rien ne permet de l'affirmer. Quel dommage ! Je les imagine, bras dessus, bras dessous, déambulant au long des rues de Paris, et commentant Emile Verhaeren ou Dostoïevski.

En 1932, il publie « D'après Paris » complété en 1939 par « Le piéton de Paris » et par « Les vingt arrondissements de Paris ». Il y décrit avec passion le Paris du temps passé, celui d'avant la Première Guerre mondiale et celui de l'entre-deux guerres. Il dit : « *Je possède tout Paris dans la tête* ». Peut-être cherche-t-il surtout à arrêter le temps, à le nier, pour mieux vaincre la mort ?

Cela expliquerait son désir de faire revivre le Paris suranné d'avant Quatorze, avec l'odeur de ses vieux fiacres, l'évocation du canal de l'Ourcq, « *glacé comme une feuille de tremble* », les banlieues sous la fumée et la suie, les cafés pleins des rumeurs de la ville, la rue et ses désordres, les gares et leur poésie de l'attente. Il décrit ainsi de subtils échanges entre le passé et le présent, et cette longue intimité qu'il a avec les êtres et les choses. Il en résulte une vision très originale de Paris, comme une sorte

de géographie morale. Fargue procède par intuitions soudaines, nous disant les choses qu'il entrevoit, et alors, du fond de notre mémoire, se lèvent, sinon les choses mêmes par lui aperçues, du moins d'autres qui leur ressemblent au-delà de toute attente. C'est cette véritable communion, cette capacité à susciter en nous des images, qui sont extraordinaires chez Léon-Paul Fargue.

En 1941 paraît son livre le plus achevé, « Haute solitude », où se révèle son inquiétude viscérale. C'est un recueil de prose poétique, avec un côté « Légende des Siècles ». Une grande histoire du monde, des temps préhistoriques aux fins dernières, de la naissance à la dissolution. C'est aussi une réflexion très quotidienne sur les petits moments de la vie, sur la mort, sur la fuite du temps, sur la disparition des êtres chers, sur les souvenirs qui s'en vont.

Nous assistons à la formation du monde, à la lumière d'une culture qu'on a presque envie de qualifier de « métallurgique. » :

*« Et de toutes parts tonnèrent les marteaux-pilons de l'invisible chantier des dieux... »*

*Un énorme soleil minium tremblotait dans un ciel de plomb. Des incendies coulèrent. Des lianes de feu liquide fouettèrent la pâte du nouveau-né. Des lavasses de sabbat ruisselèrent sur la jeune peau du monde ».*

Puis apparaît quelque chose d'étrange, qui permet de savourer la tendresse et l'ironie du poète:

*« Peureux comme une gazelle, maladroit, inoffensif,... quelque chose de singulièrement développé et de singulièrement stupide, un mélange de bête fine et d'oiseau podagre, une plante réussie, parfaitement vulnérable et parfaitement désirable, l'Homme. Je presentais que la main des dieux modelait sournoisement quelque tremblante merveille au milieu des fanons et des grimaces ».*

Mais dans ce monde, il n'y a pas de route qui

ne mène finalement à ce haut lieu qu'est la solitude, un haut lieu où souffle l'esprit : « *Mon destin, c'est l'effort de chaque nuit vers moi-même.*

*Les seuls instants réchauffants, les seuls prolongements maternels, sont les heures de la nuit où, pareil à un mécanicien dans sa chambre de chauffe, je travaille à ma solitude, cherchant à la diriger dans la mer d'insomnie où nous a jetés la longue file des morts.*

Oui, la mort, encore, toujours, partout. La mort et sa sœur la solitude. « *Haute solitude* » est donc un livre déchirant, un livre amer, pessimiste, mais aussi un de ces livres pour initiés, qui délivre les secrets fondamentaux de l'existence : « *Ecrire* », dit encore Léon-Paul Fargue, « *c'est savoir dérober des secrets qu'il faut encore... transformer en diamants* ».

De 1942 à 1947, il va continuer à tenter de ressusciter le passé dans « *Refuges* », « *La lanterne magique* », « *Méandres* », « *Portraits de famille* ». Il y évoque de grandes figures qu'il a croisées tout au long de ses années, comme Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Colette, Maurice Ravel, Alfred Vallette, Pablo Picasso. Ces livres résonnent un peu comme un testament.

En effet, la guerre et la maladie vont assombrir ses dernières années. Terrassé par une attaque d'hémiplégie, un soir de 1943 où il dînait avec Picasso, il est désormais contraint à l'immobilité. Il vivra ses dernières années enfermé dans son appartement du boulevard Montparnasse. Il recevra encore en décembre 1946 le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris et s'éteindra un an plus tard, en 1947. La mort ne le séparera pas de Paris, au contraire. Il repose au cimetière Montparnasse, tout près d'un autre amoureux de la Grande Ville, Charles Baudelaire.

Les célébrités de son époque nous ont livré sur lui ces prestigieux témoignages :

Max Jacob : « *Il nous enseignait à sublimer la vie quotidienne* ».

Paul Claudel : « *Un jet de cocasserie splendide* ».

Jean-Richard Bloch : « *grand ingénieur du rêve* ».

Ungaretti : « *Un prodigieux inventeur de langage* »

Rainer Maria Rilke : « *Un de nos plus grands poètes* »

Paul Valéry : « *Poète, constamment poète* »

Saint John Perse : « *Sur la ferronnerie légère et timbrée d'or d'un vieux quartier de ville qui s'éclaire, la poésie... berçait son frissonnement d'exil, comme un aigle sur un balcon de femme...* »

Jean Paulhan : « *Fargue, c'est une sorte de tendresse humaine - et presque animale - un besoin de chaleur, une humanité, humble, insistante* ».

On peut donc légitimement s'étonner du peu de place que Léon-Paul Fargue occupe aujourd'hui, lui qui, de son vivant, connut une célébrité certaine. On peut y voir plusieurs raisons :

- L'incompréhensible négligence dont a fait preuve l'Université à son égard.
- L'absence d'une Société d'Amis de Léon-Paul Fargue, qui assurerait sa survie.
- L'insouciance de ses éditeurs pour multiplier les rééditions de ses œuvres.

Dans un livre qu'il lui consacre, Jean-Paul Goujon écrit et cite : « *Tant de poésie, tant de rêverie, tant de sentiment, tant d'instantanément vécu aussi, pour aboutir à un simple aveu* » : « *moi, je portais mon cœur trop lourd, ce cœur faible et présomptueux, comme un écolier qui court avec un pain trop grand pour lui* ».

Pour mieux connaître Léon-Paul Fargue, je vous propose de feuilleter rapidement son livre « *Le piéton de Paris* » : Léon-Paul Fargue raconte malicieusement qu'une femme lui disait un jour : « *Voyons, Monsieur, nous voici ensemble devant ce canal Saint-Martin pour lequel vous professez une passion malade. Nous*

*nous penchons ensemble sur cette eau immobile et sombre. Aucune voix ne monte pour moi de ce spectacle qui vous dit tant de choses. Demain, cependant, je lirai sous votre signature, dans quelque revue, des observations qui me frapperont par leur justesse ou leur poésie. Comment faites-vous ? » Il le dit lui-même : « je me suis laissé appeler par les géographies secrètes, par les matières singulières, par les ombres, les chagrins... les pas étouffés, les douleurs qui guettent sous les portes... Des souvenirs de vieilles fenêtres, ... des reflets et des cendres de mémoire... Je voudrais à mon tour dire quelques mots de ce qui se passe entre mon âme et les choses. Sensible, s'acharner à être sensible, infiniment sensible, infiniment réceptif... Discerner le murmure des mémoires, le murmure de l'herbe... le murmure des morts... Devenir... douleur pour que les douleurs se glissent jusqu'à nous ».*

Alors, fermez les yeux, oubliez le Paris de La Défense et du Front de Seine, oubliez les banlieues difficiles et les indices de sécurité. Laissez-vous embarquer, laissez-vous emporter par la magie du verbe, par la richesse des images, par la confusion des époques. Un Paris au-delà du temps va surgir devant vous.

### **Le Xe arrondissement :**

C'est le quartier natal de Fargue, qui s'étend des gares du Nord et de l'Est à La Chapelle. « Si j'ai une tendresse particulière pour cet endroit de Paris, c'est que j'y suis presque né. C'est un quartier de poètes et de locomotives Le dimanche, des paquets d'ouvriers étrangers rôdent sous l'immense baldaquin du métro... Le quartier est aussi celui des « femmes pour sidis », des bagarreurs, des « chercheurs de corridas »... Cette faune est parasitaire. Avec ses deux gares, vastes music-halls où l'on est à la fois acteurs et spectateurs, avec son canal glacé comme une feuille de tremble et si tendre aux infiniment petits de l'âme, il a toujours nourri de force et de tristesse mon cœur et mes pas ».

### **Montmartre :**

« Il en est de Montmartre comme de ces petites nations d'avant-guerre qui ne servent plus qu'à la confection des opérettes, la Bosnie-Herzégovine, par exemple.

Montmartre fut la patrie des cafés ... où se réunissaient des artistes, poètes et peintres, qui échangeaient des idées et contribuaient à entretenir ce qu'on a appelé l'esprit parisien. On travaillait, on rimait, on composait au café.

Pour un vieux Parisien, Montmartre, le vrai Montmartre, était celui des cabarets et des poètes, à commencer par Le Lapin à Gill, où chantaient et disaient Delmet, Hyspa et Montoya. On parlait de Mimi Pinson, de Belle Etoile et de Chevalier Printemps... On vivait dans un monde qui tenait à la fois d'un tableau de Watteau et d'un jour de Mi-carême.

Les caboulots : le Mirliton, le Carillon, l'Âne rouge, le Clou, Adèle, le Lapin à Gill, le Clairon de Sidi Brahim qui faisait rêver Mac-Orlan, le Billard en Bois, le café Guerbois, chez le père Lathuille sorte d'académie des Beaux-arts où présida Manet, la Nouvelle Athènes et d'innombrables boutiques où ont crevé de faim des artistes si totalement obscurs qu'on ne sut jamais s'ils furent peintres, sculpteurs, graveurs, chansonniers, poètes ou philosophes ».

### **Le IXe et la Trinité :**

« Un pays à part, qui pourrait bien avoir trois capitales : la place de la Trinité, la place Saint-Georges ou encore le quartier Vintimille... Remontez la rue Notre-Dame-de-Lorette, prêtez-vous au chuchotement des êtres, des animaux domestiques, des restaurants, des feuillages invisibles, des concierges, des orchestres qui répètent, et dites franchement si la joie de vivre, même par temps de pluie, ne vous arrive pas de toutes parts... Paris, dans le creuset de son neuvième, si mal connu, même par les chercheurs de livres rares et de charmants petits hôtels particuliers, peut recevoir la visite du fantastique et du légendaire ».

**Le Bœuf sur le toit :**

« *Le Bœuf sur le Toit, sorte d'académie du snobisme, qui donne en outre la clé d'une foule ... de mouvements, tant littéraires que politiques ou sexuels.*

*Au-dessus de ce bouillonnement de trouvailles, de sonates, de sauces anglaises et d'adultères rapides, s'élevait le petit soleil de la gloire d'Apollinaire... Le Bœuf sur le Toit est fréquenté par le Tout-Paris, le Bottin Mondain, le Sport, l'Annuaire des Artistes, la Banque, le Chantage... Marcel Proust s'y risquait souvent, amusé et gentil. ... Henry Torrès y fit la connaissance de Cocteau, Joseph Kessel y réglait des additions formidables ».*

**Les Champs Elysées :**

« *La denrée en vogue, du Rond-Point à l'Etoile, est d'abord le cinéma. Rien ne désignait les Champs Elysées au rôle de Foire aux Cafés qu'ils sont devenus en peu d'années... On y commandait les premiers cocktails ».*

**Le Fouquet's** « *est un endroit qui ne peut passer de mode... Il persiste comme un organe indispensable au bon fonctionnement de la santé parisienne... C'est là qu'en des temps de rentrée, les hommes vont se conter leurs bonnes fortunes de l'été. C'est là qu'ils mendient les tuyaux de Bourse ou de Courses.*

*Entre ces expositions d'apéritifs et ces cascades de café-crème, les cinémas éclatent comme des feux d'artifice, les carrossiers font des merveilles d'incendie ».*

**Place du Théâtre Français et le Louvre :**

« *Il n'y a pas une ville en Europe où se puisse concevoir ce mélange de palais et de boutiques, de ministères et de restaurants, de bourgeoisie et de prostitution, de sérieux et de dévergondage, qui fait le charme du Théâtre-Français.*

*L'illusion de se trouver dans quelque coin de province, et particulièrement dans une station ther-*

*male, est si forte que, pendant quelques secondes, on découvre au jardin du Palais-Royal... des odeurs, un calme, une espèce de régularité chez le promeneur, qui ne peuvent être que de Pougues ou d'Uriage.*

*Le Louvre est une résonance de la longue vie intérieure de Paris, une synthèse de son admirable histoire. C'est l'énorme chapelle du souvenir où, à travers les murailles d'encre et de soie du temps, les générations s'accrochent l'une à l'autre, se passent leur sève... Le Louvre, horloge immobile et chaude, nous donne l'heure de la vie française et nous sauve nuit et jour du chaos moral. Il sait d'où nous venons et où nous en sommes. Le Louvre est un de ces hauts lieux où l'esprit comblé conçoit, parfois l'éclair d'une seconde, l'immortalité de l'esprit.*

*Or la nature et la France sont intarissables, et ce ne sont pas les matières qui comptent finalement, mais le dessein combiné de ceux qui, de rien, ont fait ce tout appelé le Louvre. De ceux qui sont nés au bord de la Seine et qui ont donné au bâtiment un secret de longévité, qui ont fini par lui conférer une âme, et je défie un vieux Parisien de me dire qu'il ne l'a pas entendue frémir, cette âme, un matin, en passant sur le quai, comme frémit parfois, tout contre la sensibilité, une feuille d'automne ».*

**Le Marais :**

« *Le Marais aux cent hôtels, aux mille petites rues enchevêtrées, si sombres, si tortueuses, si curieusement nommées, si hostiles à la circulation moderne... De nos jours, la place des Vosges n'est plus que le refuge des cartomanciennes, des petits armuriers, des usuriers et des avoués. L'appartement... et le marchand de charbon y sont à la portée de toutes les bourses ».*

**Rue de Lappe :**

« *Cet ancien joyau d'ombre du XI<sup>e</sup> arrondissement a joliment changé en quelques années. Ce n'est plus qu'une artère, une varice gluante d'en-*

seignes électriques... dont s'échappe un aigre sang de music-hall. .. Des chats traversent le pavé suintant et ronronnent le long des chevilles des agents cyclistes. Des hommes déambulent, privés de faux cols pour faire sport... Les échantillons du haut snobisme, venus là par Delage ou Bugatti, admirent sans réserve des types humains si libres d'allure....

Aujourd'hui, ce sont les chansons de Chevalier, de Constantin Rossi ou de Lucienne Boyer qui passent à travers murs... »

### **Montparnasse :**

« Il y a deux Montparnasse :

\*celui qui se livre sans discrétion, sans retenue, celui de la rue. Celui du carrefour Montparnasse /Raspail où s'étale tout le déchet -et parfois l'élite- de l'Europe intellectuelle... Lithuaniens faiseurs de vers hirsutes, Chiliens en chandail qui peignaient avec des fourchettes à escargots, nègres agrégés, philosophes abyssins, réfugiés russes experts dans l'art d'inventer des soporifiques...

\*et puis le vrai Montparnasse, doré, aérien, tendre, celui de Baudelaire, de Manet, d'Apollinaire... de Jarry... de Derain, de Picasso, de Salmon, de Max Jacob, haut patronage de morts et de vivants qui donne encore le ton aux débutants dans l'art d'avoir du génie.

La première lampe qui s'alluma pour éclairer ce quartier désormais célèbre dans le monde entier fut une vieille lampe à barbe, celle du Douanier Rousseau, qui habitait vers 1895 à l'avenue du Maine, tout contre le pont du chemin de fer. Au hasard des flâneries, nous le découvriâmes un jour, Alfred Jarry et moi-même ».

### **Saint-Germain des Prés :**

« La place vit, respire, palpète et dort par la vertu de trois cafés aussi célèbres aujourd'hui que des institutions d'Etat : Les Deux Magots, le Café de Flore et la Brasserie Lipp... L'art et la politique s'y donnent la main, l'arriviste et l'arrivé s'y coudoient, le maître et le disciple s'y livrent à des

assauts de politesse pour savoir qui paiera.

C'est à la terrasse des Deux Magots qu'on peut méditer sur les cendres de Childebert ou de Descartes, qui furent déposées dans l'abbaye... C'est un établissement assez prétentieux et solennel, où des Américaines presque riches, presque belles, mais pas très propres, viennent bailler et se tortiller devant les derniers surréalistes, dont le nom traverse l'Océan, s'il ne dépasse pas le Boulevard.

Le Café de Flore est... un des berceaux de l'Action Française et des Soirées de Paris d'Apollinaire. La maison se recommande par ses brideurs et son peloton de littérateurs.

Lipp reste l'établissement public n°1 du carrefour, brasserie peu connue il y a 30 ans et que mon père et mon oncle venaient de décorer de céramiques et de mosaïques.

Le gigantesque Auphan bouscule la porte... suivi de près par Saint-Exupéry qui saute à pieds joints de ses beaux avions dans ses beaux livres, ou par le comte de Blois, qui est aussi bon lettré qu'ingénieur dessinateur. Lipp doit beaucoup à la Nouvelle Revue Française, à Grasset, au Divan... au théâtre du Vieux-Colombier... au Sénat... au Front Populaire, aux libraires, aux bouquinistes et aux hôteliers intellectuels de ce quartier unique... On ne saurait écrire trente lignes dans un journal à Paris, peindre une toile ou afficher des opinions un peu précises sur le plan politique sans consacrer au moins un soir par semaine à cette brasserie »

### **Et, enfin, les quais, les quais de la Seine :**

« Pays unique, tout en longueur, sorte de ruban courbe, de presque île imaginaire qui semble être sortie de l'imagination d'un être ravissant... Ces seuls noms, Orsay, Mégisserie, Voltaire, Malaquais, Gesvres, Aux Fleurs, Béthune, Place Mazas me suffisent comme Histoire et Géographie.

La flânerie s'est toujours sentie là chez elle. Lorsque j'étais jeune... je regardais... Anatole

## CONFÉRENCE

*France prince des chercheurs et vieil ami des marchands, Jules Lemaître qui promenait son lorgnon, Faguet qui n'achetait jamais rien, le jeune et magnifiquement olivâtre Barrès, Albert Besnard, Rostand qui ressemblait à un ténor de salons, Forain, Barthou, Bourget ou Capus, qu'encadraient des salonnardes charmantes, menteuses et trompeuses.*

*Nous prenions souvent en filature de vieux Parisiens sans importance, tout pimpants de guêtres et de pantalons gris, le favori délicatement peigné, le tube impeccable, la canne sous le bras, une forte cravate voyante ou diaphane sous un col de belles proportions, la fleur à la boutonnière, un sourire installé sur des lèvres heureuses. Vieux messieurs rentés, soignés, gâtés, qui cheminaient voluptueusement le long des cartes du ciel, des timbres postes, des gravures licencieuses et des éditions originales, en attendant l'heure d'aller retrouver au Bois, dans quelque thé, dans quelque boudoir aussi, quelque petite femme ».*

Eh bien voilà. Le moment est venu de refermer tous ces livres et de quitter Léon-Paul Fargue. En guise d'au-revoir, savourons ensemble un dernier poème.

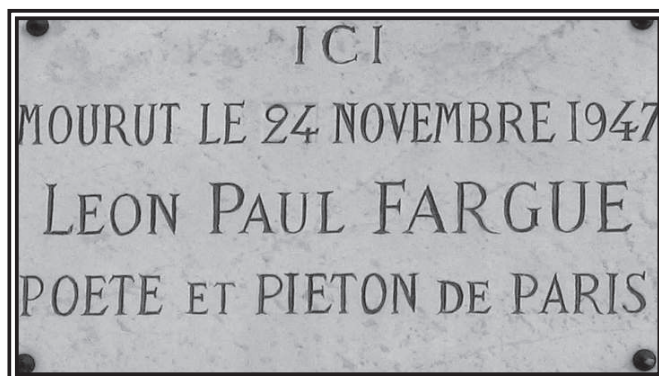
*« Un long bras timbré d'or / glisse du haut des arbres /*

*Et commence à descendre / et tinte / dans les branches. /*

*Les feuilles et les fleurs / se pressent / et s'entendent. /*

*J'ai vu l'orvet glisser / dans la douceur du soir. /  
Diane sur l'étang se penche / et met son masque. /  
Un soulier de satin court dans la dairière /  
Comme un rappel de ciel / qui rejoint l'horizon. /  
Les barques de la nuit / sont prêtes à partir, /  
D'autres viendront s'asseoir / sur la chaise de fer. /  
D'autres verront cela / quand je ne serai plus. /  
La lumière oubliera ceux qui l'ont tant aimée. /  
Nul appel ne viendra rallumer nos visages. /  
Nul sanglot ne fera retentir notre amour. /  
Nos fenêtres seront éteintes. /  
Un couple d'étrangers / longera la rue grise. /  
Les voix,  
D'autres voix / chanteront, d'autres yeux / pleureront  
Dans une maison neuve. /  
Tout sera consommé, / tout sera pardonné, /  
La peine sera fraîche / et la forêt nouvelle. /*

*Et peut-être qu'un jour, / pour de nouveaux amis, /  
Dieu tiendra ce bonheur / qu'il nous avait promis ».*



Jacques PIRSON.